

Luxembourg

Vincent Caumont

Il y a sans doute mille façons d'être assis sur un banc à attendre quelqu'un. Sur le qui-vive, le buste bien droit, balançant sa tête de droite et de gauche pour guetter son arrivée ; recueilli, scrutant ses chaussures et le tréfonds de ses pensées ; détaché, occupé à autre chose ou le faisant croire ; contemplatif à s'absorber dans ce qui se passe autour de soi. Et ce n'est là qu'un assortiment. Parmi toutes ces possibilités, j'ignore quelle attitude choisir, quelle contenance me donner, quoi faire de mes jambes, où mettre mes mains, où porter le regard.

J'attends Annia.

On s'est donné rendez-vous au jardin du Luxembourg. À l'entrée principale, j'ai précisé, côté Panthéon, à la sortie 2 du RER, sur le boulevard Saint-Michel – tu verras il y a une

roulotte qui vend des glaces, et puis la brasserie Le Cercle en face, au pire tu m'appelles si tu ne trouves pas.

Annia a répondu OK.

Un peu court, un peu froid. J'ai encore dû paraître trop maniaque, mais enfin je préfère dire les choses clairement plutôt que de tourner en rond, c'est comme ça.

Peu de temps avant l'heure convenue, Annia m'écrit qu'elle aura du retard. Sans préciser : elle ne précise jamais. Pour patienter, elle me suggère de rentrer dans le parc et de me balader, elle me rejoindra.

Je ne suis pas d'humeur à marcher. À peine ai-je concédé quelques pas sur l'allée centrale que mes chaussures sont déjà pleines d'une poussière blanche, sableuse. Un banc inoccupé à l'ombre des arbres m'offre le refuge que je n'osais espérer. C'est mai, le jardin est plein d'une foule excitée, les gens se vautrent dans le soleil comme des gamins dans une flaque, et moi j'attends Annia.

On se voit depuis deux mois. Annia vient de Pologne, d'une ville qui n'est ni Varsovie ni Cracovie, d'une ville qu'on ne situe pas sur la carte. Elle se montre à la fois distante et souriante. La dernière fois, le cœur battant, je lui ai pris la main quelques instants, elle n'a rien dit. Nous traversons la

rue, je l'ai saisie pour l'entraîner derrière moi. Peut-être a-t-elle pris mon geste pour de l'impatience, pas davantage, comment savoir ?

De manière générale, je ne saurais pas dire où nous en sommes. Elle est toujours enthousiaste à l'idée qu'on se revoie, elle en est même souvent à l'initiative, mais c'est comme si rien n'imprimait. À chaque nouvelle rencontre tout est à recommencer. J'espère du moins que depuis que nos paumes se sont jointes, un cheminement s'est opéré en elle, que ce rendez-vous-ci, aujourd'hui, aura quelque chose de décisif.

Le banc qui m'accueille accuse les balafres du temps. La peinture verte est craquelée comme une peau vieillie par l'alternance des saisons. Plus violents, plus passionnés que l'écoulement naturel du temps, des amoureux de passage ont attaqué le dossier au canif. Leurs prénoms s'additionnent, parfois accompagnés d'une date. Les auteurs ne sont toutefois jamais revenus pour graver de leurs nouvelles.

Je regarde ma montre. Annia ne devrait pas tarder. Je me redresse, me recoiffe, je sens que la façon dont nous nous reconnaîtrons donnera le ton de nos retrouvailles. Ce

rendez-vous est un carrefour, il faut prendre la bonne bifurcation.

Si je scrute son arrivée et me précipite à sa rencontre, Annia pourra s'effrayer de mon impatience ou au contraire se réjouir de mon enthousiasme. Me trouvera-t-elle à autre chose, elle pourra s'offusquer de mon indifférence ou bien ressentir plus fortement le désir de me séduire.

Sans doute tout dépendra-t-il de la façon dont nos regards s'accrocheront. La manière dont on regarde une femme, c'est important, il faut savoir doser ses insistances. À trop vouloir zieuter, Orphée a perdu la sienne aux Enfers. Il me faut trouver un compromis, une discipline.

À ce moment je reçois un nouveau message. « Désolée, j'arrive dans quinze minutes. » Je prends mon mal en patience. Annia m'offre un peu de répit. J'en profite pour regarder autour de moi.

Sur le banc d'en face, un trio de femmes âgées se tiennent penchées en avant sur leurs cannes, comme pour éviter de se faire avaler par l'assise et de ne jamais pouvoir se relever. Un petit groupe de corneilles paradent devant elles. Les vieilles commentent ou peut-être leur parlent-

elles. Les enfants qui piquettent l'air de la stridence de leurs cris m'empêchent d'être affirmatif.

Les vieux sur les bancs, les corneilles sur le sol sableux ; chacun charriant sa propre idée de la mort.

« J'arrive dans quinze minutes. » Le message d'Annia résonne dans ma tête comme une petite musique, la sienne, son léger accent slave, le subtil décalage qui fait que les mots que nous avons en commun peuvent prendre un sens différent et nous désaccorder. C'est ça la difficulté : se faire comprendre et savoir qu'on est compris. Partager l'implicite des attirances quand leur explicitation pourrait tout gâcher. Trouver un terrain d'entente entre nos deux mondes, dénicher le territoire qui géographiquement, si on tirait un trait et qu'on en marquait le milieu, devrait se trouver quelque part en Allemagne, mais que ni elle ni moi ne savons encore situer. Il m'est arrivé de penser que le point médian n'existe peut-être pas, que nous pourrions nous frôler sans cesse sans jamais nous interceper.

Plusieurs fois je me suis demandé si parler une autre langue c'était s'essayer à un autre soi, tout comme jouer au théâtre c'est s'essayer à une autre vie. J'ai appris à connaître l'Annia qui parle ma langue ; est-elle la même

dans la sienne ? L'Annia hésitante et trébuchant sur ses mots est-elle la seule Annia qui me plaise ? Me faut-il aimer toutes les versions d'Annia pour aimer véritablement Annia ? Et Annia se sent-elle vraiment elle-même quand elle est avec moi dans cette langue qui lui est étrangère ? A-t-elle le sentiment de jouer un rôle ? D'endosser avec effort un costume qui ne lui est pas naturel, qui la déforme, dans lequel elle ne se retrouve pas complètement ? Peut-être est-ce la raison de son indécision, de son retard, de tout ce qui l'empêche d'être avec moi, là, maintenant.

Le quart d'heure est passé, toujours pas d'Annia. Alors que je relève les yeux de ma montre, deux jeunes femmes souriantes s'approchent. Elles n'en ont pas après moi, mais après l'espace laissé libre sur le banc. « Non, mon cœur est... ». Je me reprends. « Non, j'attends quelqu'un. » La place, mes pensées sont prises par une autre. Leurs grandes jambes nues s'éloignent dans le balancement de leurs jupes printanières fraîchement libérées de l'armoire où elles ont hiberné. D'autres femmes passent devant moi sans s'arrêter, comme autant de destins avortés. N'y a-t-il pas quelque chose d'absurde à attendre précisément celle

qui ne vient pas, quand tant d'autres sont là sans qu'on les y ait constraintes par l'artificialité d'un rendez-vous ?

Il est clair qu'Annia ne doit pas me trouver comme ça à lorgner les femmes qui défilent devant moi. En face, le trio de dames voûtées m'observe avec réprobation. Leurs têtes semblent dire non dans un tremblement d'indignation.

« Métro bloqué, te tiens au courant. »

Voilà que la mécanique s'en mêle. Je pourrais pester contre les circonstances, mais c'est à Annia que je commence à en vouloir. J'ai imaginé son entrée par le portail, nos retrouvailles dans l'allée ; nous serions allés vers le grand bassin où les enfants propulsent de petits voiliers avec des cannes en bois. La contemplation aurait été propice au rapprochement. Je me serais emparé de sa hanche, ou peut-être aurais-je saisi à nouveau sa main. Puis le soleil trop fort nous aurait jetés sur l'herbe à l'ombre des grands arbres.

Mais bientôt il ne sera plus temps. Le soleil va décliner ou le ciel s'obscurcir. Le moment ne sera plus le même, l'après-midi sera gâché, Annia continuera d'être insaisissable.

Soudain ma poche vibre avec une insistance qui ne peut être que celle d'un appel. Annia est essoufflée, ses mots sont secs, rapides, j'ai l'impression d'être en faute. Elle est là, pas loin, à la grille côté Panthéon, sortie 2 du RER, sur le boulevard Saint-Michel. Je lui dis maintenant c'est l'allée, le sixième banc sur ta gauche, en face de trois vieilles, tu ne peux pas te tromper.

Je raccroche et je me lève, je m'éloigne, je me cache. Ce n'est pas difficile. Il y a tellement de monde pour me dissimuler, tellement de gens qui parlent, qui courent, qui rient, et les grands arbres et leurs ombres, et le soleil qui éblouit.

De loin je vois Annia faire son entrée comme au bal. Elle a mis une robe que je ne lui connais pas. Une robe bleue, légère, suspendue à ses épaules par deux fines bretelles. À chaque banc qu'elle dépasse, c'est comme si je l'entendais compter. *Jeden, dwa, trzy...* Mais peut-être dit-elle tout simplement un, deux, trois...

Arrivée à six, Annia se plante devant le banc que je viens de quitter. Un couple a pris ma place. Un homme, cheveux à la brosse, embrasse sa compagne comme au volant d'un

coupé sport, à une main, le coude nonchalamment posé sur le dossier du banc.

Annia se retourne : il y a bien le trio de vieilles dames. Elle regarde vers l'entrée : elle compte bien les six bancs que je lui ai indiqués. Elle me rappelle et tombe sur ma messagerie, j'ai éteint mon téléphone.

J'ai changé d'idée sur nos retrouvailles. Je veux la voir m'attendre, me chercher, de loin, sans les mots dont je ne sais pas s'ils sont les siens, sans les mots qui peut-être la déforment. Je veux la voir s'agacer et s'exaspérer, s'inquiéter, ne plus savoir quoi faire, toutes ces choses qui n'ont pas besoin de langue, qui ne sont à situer ni en France, ni en Pologne, ni même quelque part en Allemagne. Des choses qui sont là et maintenant, dans la poussière, le soleil et le vent, des choses sans artifices. Et quand j'en aurai assez vu, je sortirai de ma cachette.

Mais les trois vieilles m'ont observé, les trois vieilles m'ont deviné. D'un doigt tremblant elles me désignent, me dénoncent. Annia se retourne et me capture. Je ne sais pas si ça parle polonais dans sa tête, mais je distingue très bien ses yeux et sa bouche.

Ses yeux brillent et disent « je t'ai trouvé ! ».

Sa bouche sourit et soupire « enfin ! »